L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 22 DECEMBRE 1889.

YUSUF,

LE HEROS AFRICAIN.

Je reviens sur l'ouvrage si palpitant d'intérêt dans lequel le colonel Trumelet venge la mémoire de l'héroïque Yusuf des attaques de ses détracteurs.

Puisque que nos lecteurs auront trouvé le sujet assez intéressant pour me pardonner de my attacher ainsi.

Il y a dans cette vie deux épisodes particulièrement émouvants : un fait de guerre et un duel qui certes tous deux de Ferdinand.

Parlons d'abord du fait de guerre.

Il s'agit de la prise de la kasbah et de la ville de Bône par les capitaines d'Armandy et Yusuf.

Je voudrais pouvoir citer en entier le récit de cette action prodigieuse, récit envoyé en 1866, après la mort de Yusuf, à sa veuve, par M. le capitaine de vaisseau de Cornulier-Lucinière, qui, à ce moment élève de première classe sur la goélette *la Béarnaise*, avait joué un rôle dans cette conquête qui tient du merveilleux. Malheureusement je suis forcé de le condenser. En 1866, M. de Cornulier-Lucinière avait cinquante-cinq ans et évidemment il avait copié son récit sur les notes prises par lui sur le moment même ; car il s'en dégage un parfum de jeunesse, d'enthousiasme et de poésie qu'un vieux marin ne possède plus.

Déjà deux expéditions contre Bône avaient échoué, celle du général Damrémont en août 1830, et celle de septembre 1831, qui eut pour résultate la mort du commandant Hodès, le massacre d'une partie de sa petite colonne et l'assassinat du capitaine Bigot. On avait interdit toutes relations avec cette ville, et le bey de Constantine, qui la revendiquait comme sienne, avait profité des circonstances pour l'assiéger du côté de la terre. Elle avait envoyé au duc de Rovigo, commandant alors l'armée d'occupation, une députation pour le supplier de venir à son secours.

Il y avait alors, comme maintenant, une Chambre des députés, laquelle, comme il y a quelques année la nôtre, ne croyait pas aux colonies et liardait honteusement sur les secours en hommes et en argent. Le général de Rovigo ne voulait rien décider avant d'en avoir référé à Paris mais l'occasion lui sembla tellement belle qu'il fit donner l'ordre à Yusuf de s'embarquer sur la *Béarnaise* et de se rendre à Bône avec quelques Maures en relations commerciales avec ceux de cette ville.

Yusuf voulut se rendre seul auprès d'Ibrahim-Bey, dont la cruauté et la perfidie étaient proverbiales.

Il commença avec une dignité énergique par imposer au bey le respect de l'envoyé de la France. Il fit voir à Ibrahim et à ses Turcs la terrible situation où ils se trouvaient, bloqués par les troupes d'Ahmet, le bey de Constantine, par terre, et, si nous le voulions, par mer, sans espoir de recevoir des vivres.

Puis, profitant du trouble qu'il jetait ainsi dans les esprits, il ajouta que si Ibrahim voulait remettre aux Français la kasbah, on pardonnerait l'affaire du commandant Hudes, on forcerait la levée du siège et on reprendrait les relations avec la ville.

Bien qu'il ne revint pas avec des promesses Yusuf renseigna le duc de Rovigo sur l'effet produit.

Celui-ci fit écrire par le chef d'état-major pour le complimenter sur la façon dont il avait rempli sa mission, lui annoncer qu'il était proposé pour la Légion d'honneur et qu'enfin le capitaine d'artillerie d'Armandy partait le rejoindre avec une mission spéciale, consistant à imposer, de concert avec Yusuf, leurs conseils et leurs secours à Ibrahim, afin de faire tenir la kasbah pendant six semaines ou deux mois, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée de la réponse de Paris.

Le capitaine d'Armandy avec les maréchaux des logis Coulomb et Chanier, le canonnier Monsire et les Maures de la première mission, le capitaine de la *Béarnaise* Pédart et l'état-major de la goélette, sous la conduite de Yusuf, se rendirent à la kasbah. Ibrahim accorda au capitaine d'Armandy le séjour dans la ville, d'une salete et d'une pourriture dégoutantes.

Une balancelle armée resta à sa disposition pendant que Yusuf partait avec la goélette pour remplir une mission à Tunis. Tout à coup, au bout de deux jours, un Arabe apportait une lettre du capitaine d'Armandy annonçant que des Maures de Bône, par peur de la faim, avaient livré une porte à Ben-Aïça, le commandant des troupes du bey de Constantine, qu'ils étaient maîtres de la ville, mais qu'à la faveur du tumulte l'officier d'artillerie et les hommes avaient pu gagner la balancelle où ils attendaient avec impatience le retour et le secours de la *Béarnaise*.

Sur des supplications d'habitants de Bône, d'Armandy se mit en relations avec Ben-Aïça. Il fit un imposa en qualité d'envoyé du duc de Rovigo, lui parla d'un projet de traité avec le bey de Constantine et obtint une suspension d'hostilités jusqu'au retour de la goélette.

En revenant, la nuit était venue et il en profita pour monter à la kasbah, où Ibrahim perdait la tête.

Enfin la *Béarnaise* arriva. D'Armandy retourna près de Ben-Aïça qui le reçut furieux, lui disant que de gré ou de force il occuperait la kasbah le lendemain.

On forma, sous le commandement du capitaine d'artillerie et de Yusuf, une petite colonne composée des maréchaux des logis et du canonnier, ainsi que de vingt-cinq marins sous la conduite du lieutenant de frégate du Cosédic et de l'aspirant de Cornulier-Lucinière.

Pendant ce temps, à la nouvelle demande des deux capitaines de laisser les Français occuper la kasbah pour la défendre contre les Arabes, Ibrahim avait répondu qu'il préférait se faire sauter. Mais les Turcs de la garnison n'étaient que de cet avis, et sans l'intervention des deux jeunes Français les soldats mutinés le massacraient.

La mutinerie continuait, mais les deux capitaines pactisent. A peine de retour à bord, un Turc de la kasbah vint les prévenir qu'Ibrahim était prisonnier, mais qu'on était disposé à le laisser fuir par la montagne. Le moment était venu. Le petite colonne se mit en marche et peu de temps après l'étendard rouge était amené et les couleurs françaises apparaissaient sur la Kasbah, saluées d'un coup de canon à boulet, à la stupéfaction de Ben-Aïça et de ses Arabes.

Pendant ce temps, la *Béarnaise* envoyait des vivres aux défenseurs de la kasbah ; les assiégeants s'en aperçurent et voulurent intercepter les envois, mais quelques coups de canon les mirent à la raison. Le 28 mars, la goélette la Cérès part pour Alger porter au due de Rovigo ce billet héroïque de d'Armandy :

Général,

Nous sommes entrés, le capitaine Yusuf et moi, dans la citadelle de Bône à la tête de trente marins de la *Béarnaise*. Nous avons pour auxiliaires 130 Turcs dont un grand nombre nous exécrent et peut-être les 5.000 hommes de Ben-Aïça ; mais nous n'en sauvons pas moins conserver la citadelle à la France ou y mourir.

Le lendemain, des tourbillons de fumée s'élevaient sur la ville. Ben-Aïça faisait incendier et massacrer la population en captivité.

Les tribus environnantes se montrent prêtes à peser. Un cavalier bête un drapeau indigène et les demande ce qui en pense à le kasbah. Il lui répond que des Français Pont livrée aux infidèles, mais que les bons musulmans vont bientôt venir chasser ceux-ci par-dessus les murs.

Bientôt immédiatement, le secours est commandé à la porte de la maison du bey où se trouve l'état-major. Deux témoins dépositaires et Yusuf l'étend raide mort, la tête fendue d'un coup de sabre. Il y a la lutte française et tout, entourée bientôt de la garnison en armes. Yusuf a été ouvert d'un coupelet et connaît ceux qui l'ont coupé. Il est opposé deux qui cet-tent tous leurs compagnons. Il fond sur eux, les arrache de leur groupe et les jetant au bourreau ou kaab-chabeck Hocéin :

—Coupe-leur la tête ! lui ordonne-t-il.

Et les deux têtes roulent à terre.

Un quatrième est amené, superbe, exécutant peut-être la pitié chez les quelques chrétiens qui sont là. Mais Yusuf comprend que ce que nous appelons générosité serait traité de faiblesse et il donne l'ordre à un Turc, son voisin, de lui décharger un fusil en pleine poitrine.

Cette dernière exécution faite, le capitaine d'Armandy exclame à chacun de rejoindre son poste. Et tous obéissent, saisis à la fois d'horreur et d'admiration pour Yusuf.

J'ai réduit à quelques lignes les pages brûlantes d'éloquence et d'enthousiasme de M. de Cornulier Lucinière. Je ne raconterai pas l'héroïsme de Yusuf pendant la période pleine de dangers et, seul avec 130 Turcs, il quitte la kasbah pour s'installer avec eux dans la ville, jusqu'au jour où, après l'arrivée de la compagnie de gendarmerie du 1er bataillon de de ligne, le général Mac d'Uzac débarquait avec un régiment, après avoir cria : " Honneur, honneur aux braves " capitaines d'Armandy, Yusuf, Pédart, " au lieutenant de frégate du Cosédic, à " l'élève de première classe de Cornu- " lier-Lucinière et à leurs intrépides " compagnons de la *Béarnaise*"—ajouta : —*Que le drapeau français s'incline devant ces braves, par reconnaissance pour le fleuron de gloire qu'ils viennent d'y ajouter.*

Quelques jours après, le maréchal Soult disait à la tribune :

—Le prise de la kasbah et de la ville de Bône est le plus beau fait d'armes de ce siècle !

J'arrive à ce duel étrange qui a eu un retentissement extraordinaire en 1860 en France aussi bien qu'en Algérie et sur lequel j'ons immédiatement les détails les plus précis, attendu que l'adversaire du général était un de mes amis de la dix-huitième année : c'était Arthur de Fonvielle.

Ah ! cette génération-là était aventureuse, batailleuse, avide d'émotions fortes, et le coup d'Etat lui avait bouché les chemins réguliers.

De mes trois amis, Wilfrid, Arthur et Ulric de Fonvielle, l'aîné de cinq ou six ans, étudiant, compromis au 2 Décembre, avait été interné en Algérie ; le second s'était engagé dans la marine et le troisième étudiait la peinture dans l'atelier d'Yvon.

Bien que petite-fille de ce marquis ou comte de Fonvielle qui laissa des *Mémoires* où sont la haine de la Révolution, ils étaient tout secours de formes et vaillants républicains.

Wilfrid profita de la première amnistie et vint faire du journalisme à Paris. Une fois le virus dans une famille, tout le monde y passe ; Arthur quitte la marine et Ulric négligea la peinture pour en tâter à son tour.

A la suite de certains faits qu'il serait trop long de relater, l'opinion publique avait été surexcitée, et l'on avait fini par créer un ministère de l'Algérie.

Les partisans du régime civil étaient décidés à miner l'administration militaire, et Clément Duvernois, un jeune et brillant journaliste à peine connu alors, était allé à Alger fonder l'*Algérie nouvelle*. Parmi les jeunes hommes qui l'accompagnaient se trouvait Arthur de Fonvielle, qui avait une petite feuille satirique, l'*Entr'acte algérien*.

Or un jour parut dans l'*Entr'acte* un article un peu vif intitulé *Monsieur Jourjou* où tout le monde reconnut le général Yusuf, commandant la division d'Alger.

Un de ses aides de camp, le capitaine Derrécagaix, aujourd'hui général de division, directeur du service géographique de l'armée, voulut cacher l'article à son chef et prendre lui-même l'affaire en main.

Il envoya deux de ses amis au rédacteur, mais les amis de ce dernier, d'un commun accord avec eux, reconnurent que M. Derrécagaix n'était pas visé par l'article.

Le soir même, Yusuf, qui avait en vent de quelque chose, interrogea son aide de camp qui lui remit l'article en question. Après en avoir pris connaissance et avoir déclaré que l'objection des témoins était fondée et que l'affaire le regardait personnellement, il en vaga, le lendemain matin 8 février, au dimanche, le capitaine porter la lettre suivante à Arthur de Fonvielle.

YUSUF

Général de division
commandant
la division d'Alger

CABINET

Alger, le 8 février 1860.

Monsieur,

Je n'ai eu connaissance de votre *spirituel* article, parc dans l'*Entr'acte* de mardi, qu'hier soir. Je regrette que vous ayez cru devoir le faire pour moi, et à *mon* insu. Ainsi vous voyez que que je ne suis pas en retard.

Je me vous adresse ni au Jardin d'Essai ni à la Maison-Carrée, ces lieux ne sa-rvent habituellement qu'à y planter des canards, ce qui est malheureusement nous habitudes. Mais vous avez bien chez vous une chambre d'au moins deux mètres carrés, et je serais plus que satisfait pour vous faire l'honneur de vous y faire sujet d'ici, à *une heure précise* de l'après-midi. Je m'y rendrai avec mes témoins. J'espère y trouver les vôtres.

M. le colonel Trumelet a cru devoir adoucir les termes, en remplaçant les mots de *vous y faire* par ceux de *vous y donner une leçon*.

Le capitaine remit cette lettre au rédacteur de l'*Entr'acte*, qui répondit immédiatement qu'il était à la disposition du général.

De là, M. Derrécagaix se rendit à la demeure particulière du journaliste, une maison mauresque située rue Bab-Labe, pour examiner les lieux.

A midi, il revenait avec son co-témoin, le commandant Gandil, pour arrêter, avec MM. Clément Duvernois et Roland, ayant, témoins d'Arthur de Fonvielle, les conditions du combat.

Ces messieurs répondirent que leur client en laissait le choix à son adversaire.

La parade terminée, le général de Martimprey, commandant supérieur des forces de terre et de mer, fit prier par son aide de camp le général Yusuf de passer chez lui, mais l'heure pressait et celui-ci fit répondre qu'il serait chez le général dans quelques instants.

A une heure précise, entouré du commandant Gandil, du capitaine Derrécagaix et du médecin-major du bureau arabe, il faisait son entrée dans la petite maison de la rue Bab-Labe.

Le général était en grande tenue, chapeau et décorations.

Arthur de Fonvielle était en habit noir, cravate blanche et gants de couleur.

On les présente l'un à l'autre et ils se saluèrent. C'était dans la chambre obscure, au premier étage. Elle avait six à sept mètres de long sur trois de large, donnant sur la galerie qui entourait le patio.

Après avoir demandé qu'on lui indiquât un endroit où il pût se déshabiller, Yusuf revint en costume de combat, pantalon de toile et manches retroussées. Il retirerait son adversaire avait enlevé son habit, son gilet, sa cravate et avait relevé ses manches de chemise.

M. Derrécagaix, après avoir sorti les épées apportées dans un bureau, les mesura, lui mit aux mains des combattants et après le traditionnel : *Allez, messieurs !* n'eut qu'à se jeter de côté pour éviter avec les autres témoins. Les deux adversaires étaient tombés immédiatement en garde, et s'attaquaient impétueusement. Les témoins étaient sur la galerie. Le capitaine avait épée d'état-major au fourreau plaide dans la main droite.

Ici je crois devoir laisser la parole au capitaine Derrécagaix qui a fourni au colonel Trumelet le récit détaillé de cet douvenant combat :

Aux premières fentes, le sidème de la fenêtre fut atteint. Le sang coula. Yusuf reprit avec la droite et, entraînant dans le pas, il déboucha le tiqua.

Le texte reprit avec une nouvelle énergie. Il fait plus que le général, dans le jeu étoile un mélange d'escrime française et de l'escrime lia- mesque, dans un mouvement incomprehensible qu'illes ne montrent constamment ; son lame de la ligne de l'épée de la partie adverse, il la dévoile et détourne. Par la vigueur de mouvement et la rapidité de ses ripostes, il est le maître pas un moment de repos.

Mais, de son côté, M. de Fonvielle n'était pas un tireur à mépriser. Il était trapu, solide des jambes et de poignet et adjoignait aux qualités de l'escrime, le sang-froid et, dans le combat même, il en montrait beaucoup.

Et un instant, le combat ressemble au pugilat. Il s'interrompt et le dénouement ne pouvait se faire attendre longtemps ; fort heureusement pour lui, M. Fonvielle avait, à portée de son aide de côté, au coup droit terrible que tirait le fer de la poitrine du général et qui, certainement, l'eut traversé de part en part. Il se contentait, déplorant la présence de publicité, c'est-à-dire de la foule de la ligne vi ée, l'épée du général Yusuf n'eût rencontrée le bras de M. de Fonvielle. Le pain a pénétrant à hauteur du poignet, jusqu'à la cuisse, jusqu'à l'os. Le sang coula et ce qu'il était vrai, le combat prit fin. Les deux adversaires avaient été brisés en deux tronçons, un de vingt-cinq centimètres qui tombait le blessé, un autre qui tombait à terre, et un troisième qui resta à la poignée dans la main du général. Cependant le jeune, dans un mouvement de fierté, lui jetait son épée, disant qu'il n'était pas arrêté et qu'il voulait rentrer seul à Paris.

Du pas cette, M. de Fonvielle qui dans le chaleur de l'action, ne s'était point aperçu de la gravité de la blessure, voulut continuer le combat, mais les témoins du général déclarèrent qu'il devait être suspendu.

Dans le rapport du docteur Moulins qui, après avoir examiné la blessure et entendu le fer de la pointe, déclara qu'elle suffisait pour empêcher la reprise du combat.

Le combat avait duré quarante minutes et dépassé.

Avec une grande courtoisie, le blessé s'approcha du vainqueur, lui dit qu'il regrettait cet étrange et le pria de l'embrasser.

Yusuf lui répondit, en lui serrant cordialement la main, qu'il ne son souvenait déjà plus, et lui fit ses compliments sur son courage, ajoutant que s'il voulait entrer dans l'armée il se chargerait de lui faire faire son chemin.

Je n'arrête ici, demandant pardon au lecteur de l'avoir retenu si longtemps ; mais j'aimais à contempler cette belle figure du héros africain, et cet intérêt était doublé par trouvant un de mes plus vieux amis mêlé accidentellement à sa vie.

Dommage que le colonel Trumelet ne condense pas maintenant ces deux beaux volumes en un livre de prix qu'on donnerait aux jeunes.

EDOUARD SIEBECKER.

(Dans la *République française*.)

L'Hon. C. Edwards Lester
Ancien Consul des Etats-Unis d'Amérique en Italie, Auteur, etc., dont ce qui suit :
New-York, le 1er Août 1888,
132 E. 27th st.
A Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.
Messieurs :—Un sentiment de gratitude et le désir de rendre service au public m'engagent à faire l'aveu suivant :
Ma carrière au collège, à New-Haven, fut interrompue par un rhume tellement sérieux et qui m'affaiblit tant, que, pendant dix ans j'ai eu à combattre pour garder ma vie sauve. L'Hémorragie des passages bronchiques était le résultat de presque chaque effort nouveau pour expectorer. Pendant des années j'ai été entre les mains des plus habiles praticiens sans que cela servît à rien. Enfin j'entendis parler du
Pectoral-Cerise d'Ayer,
dont je fis usage (modérément et à petites doses) au premier retour de rhume qui me mit dans la poitrine, et chaque fois, invariablement, je fus soulagé. Cela me sauvait il y a 25 ans. Avec toutes sortes de changements, dans toutes sortes de climats, je n'ai jamais, jusqu'à ce jour, eu aucun rhume si sérieux affectant de la gorge ou des poumons, qui n'ait cédé au Pectoral-Cerise d'Ayer dans les 24 heures. Il va sans dire que je n'ai jamais été sans ce remède dans toutes mes expéditions et mes voyages. Mes propres observations, il a donné du soulagement à un grand nombre de personnes ; dans un cas, il a guéri une jeune fille phtisique, tata que le croup et la diphtérie chez les enfants, je vie a été sauvée grâce à ses effets. Je recommande son usage en toutes saisons dont mais fréquemment. Proprement administré, suivant vos indications, c'est un
Bienfait Sans Prix
Dans n'importe quelle maison. J'en parle avec enthousiasme parce que j'en ai reçu les bénéfices. J'ai connu beaucoup de ces approvisionnement, cette bronchitée et toux, avec perte de la voix, particulièrement parmi les membres du clergé et autres orateurs publics, parfaitement guéris par cette médecine. A vous fidèlement,
C. EDWARDS LESTER.
Ayer's Cherry Pectoral,
Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens et Marchands de Médecines.

FEUILLETON.

No 48. Commencé le 19 décembre.

Tante Jacqueline.

PAR PAUL D'AIGREMONT.

IX

L'EDDA.

(*Suite.*)

Gabrielle ayant fait signe de contourner les rochers, les gens qui montaient la chaloupe comprirent ses gestes, et se dirigèrent bientôt en effet vers la plage, où les jeunes femmes elles-mêmes avaient débarqué.

Alors, elles coururent de toutes leurs forces, sans se préoccuper aucunement de la petite embarcation.

Mais si rapide avait été leur course qu'elles furent sur la grève bien avant le canot.

—Mon Dieu ! dit Jacqueline, elle avaient changé d'idée !.... Elles étaient prêtes vers leur navire !....

Et pour hasten les équipes.

—Voyez-vous dernier moment, lui dit-elle, les autres deux pour de tout ce qui vous est arrivé.

Puis, un petit chapelement régulier frappa les oreilles des jeunes femmes, et bientôt la chaloupe apparut au grand jour, se dirigeant tout droit vers la plage.

Il y avait dans le canot six hommes qui ont débarqué sous à Tarifine. Ils marchèrent lentement à terre, et quand Kolli vit devant lui deux femmes, dont l'une était en costume de religieuse, il fit un signe, et tous, la casquette à la main, gravement inclinés.

—Madame, dit soudain Mme Jean-novoy, nous avons bien d'avoir répondu à nos notes appel. Une tempête nous jetée, il y a plus de sept mois, quelque, un compagnon et moi, dans cette île désertée, et depuis lors, nous n'avons plus vu visage humain.

L'officier avait deviné très grave. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, grand, mince, avec des favoris blonds et des yeux très bleus, dont le regard doux se posait droit sur les gens. Il avait en tout particulier des hommes du Nord, que l'air de la mer lui-même ne brunit pas.

La vague empreint d'une grande beauté étaité extrêmement sympathique.

—Madame, dit-il avec un fort accent étranger, je comprends parfaitement votre langue, mais je la parle très mal. Je commande une goélette norvégienne à laquelle il est arrivé à peu près la même chose qu'à vous. Mes équipage et mes bateau sont heureusement plus et sauf, mais nous avons dû fuir devant une affreuse tempête, qui nous a portés dans ces parages, absolument inconnus de nous.

C'est un miracle que nous ayons vu votre feu hier et soir, car nous allions passer outre, vous prenant pour l'île des roches de Fandjaf du Cap-Vert. Mais nous ne connaissons pas du nord-ouest.

Et vous le dîner, madame, je pense vous prendre à mon bord, où je vous serai tout sur un point quelconque de la côte d'Afrique, d'où vous aurez occasion de rentrer.

—Si nous le voulons ! s'écria Jacqueline, en jugeant les mains ; mais nous vous en supplions, monsieur, et si vous pouvez nous déposer à Alger, vous mettrez le comble à notre reconnaissance.

—Alger, répondit le commandant ; mais il vous tout droit. Si vous voulez bien faire vos préparatifs de départ, nous nous embarquerons avant midi, et, ce soir même, dans deux jours, nous ou nuit au plus tard, vous dépasserons ensemble et vous ne tout de votre voyage.

Jacqueline chancela ! Pleurer tout dépendre ainsi-elle encore comme ?.....

Mme Jeannovoy plus maîtresse d'elle-même, prétendit que le commandant de ressort bien fit pour ne pas trop tarder, afin de terminer en plus vite leurs préparatifs.

Il y avait, en effet, une foule de choses qu'elle voulait emporter comme souvenir de ces mois passés de solitude et d'exil.

Il ne fit aucune difficulté, au contraire, et demandée s'il y avait du feu possible afin de remonter un peu plus tard ainsi qu'elle.

—De l'eau potable, s'écria la religieuse, mais elle coule exprès ; d'eau une petite rivière qui coule à pleins bords et à ciel ouvert. Tandis que vos hommes vont remplir vos barriques et leurs réservoirs, excepter notre hospitalité et réalisé toutes sortes de dépenses ; je vous assure que ce ne vaut la peine.

O'était un brave homme, un père de famille, profondément ému par tout ce qu'il entendait et de courage et d'énergie chez ces jeunes femmes qui avaient lutté seules contre ces difficultés sans nom, et en définitive, s'étaient tirées d'affaire.

Il donna des ordres à son bosquet, et suivit les deux nouvelles venues dans la grotte où il allait partager leur dernier repas dans l'île.

Mais à la vue de l'étrange, de la beauté, ou des chèvres, les cochons à l'engrais, les poulets, les pintades, les tragélaphes, les pigeonnes, en voyant l'intérieur de la grotte avec ses petites, ses chaises, son lit, ses lampes, ses provisions de toutes sortes, une profonde admiration de suite, une admiration mêlée d'étonnement.

Seulement... seules elles étaient arrivées à de tels résultats !.... Mais elles étaient dans des sites d'intelligence et de vouloir !

La chèvre préférée de Jacqueline fut aussitôt mise à Tony en concurrence de lit ; les hommes prirent toutes les bêtes, et vantèrent qui pouvaient constituer des vivres frais et par conséquent un régal excellent ; les chèvres et les poules furent laissées dans l'île.

Quant à la poterie, aux chaises, à la table, à la vaisselle de Quin de la pelisson, à l'Halle mieux, aux chaussures et aux vêtements fabriqués par elles, Gabrielle voulut laisser tout cela dans des mêmes quant bien fondée que possible, afin de témoigner en plus vite leurs pénétrés.

Elle y joignit les outils du charpentier qui leur avaient été utiles, et elle posa la porte dans un coin de la grotte après l'avoir enlevée de ses gonds, ainsi qu'elle l'avait trouvée à son arrivée.

Et jamais, dit-elle au commandant Hansen, d'autres naufragés ne sont point jetés ici, quelles inestimables ressources ne trouveront-ils pas dans ces objets, avant surtout qu'ils aient en la bonne de connaître les richesses de l'île et de son sol ?

Comme la soirée défilaient à l'horizon il fallut dire adieu à cette terre hospitalière et elles avaient gaîté au bonheur relatif, mais très deux et très pur.

Jacqueline n'éprouva aucun regret, demande qu'elle fait par une pensée unique : revoir Michel !....

Quant à la religieuse, cependant si ferme et si courageuse, elle pleura au contraire abondamment, en vit dit qu'en abandonnant ce pauvre petit lieu désert et inconnu, son cœur se brisait.

A sept heures, les jeunes femmes étaient installées à l'arrière de l'*Edda*, ainsi que le plus grand respect par les officiers, et occupaient par les marins, qui, pendant ce norvégien par les matelots qui, pendant ce norvégien qui, pendant ce norvégien qui, pendant ce norvégien